Zeitschrift: Schweizer Monatshefte : Zeitschrift für Politik, Wirtschaft, Kultur
Herausgeber: Gesellschaft Schweizer Monatshefte
Band: 34 (1954-1955)
Heft: 5

Buchbesprechung: Bücher-Rundschau
Autor: [s.n.]

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 07.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

★ Bücher-Rundschau ★

Redaktion: Dr. F. Rieter

Un plaidoyer en faveur de la Communauté européenne de défense

Le 19 février 1952, par 327 voix contre 287, le principe d'un traité, signé le 27 mai suivant à Paris, était adopté par la France en ces termes: «L'Assemblée nationale . . . approuve l'idée d'intégrer les forces nationales des pays d'Europe dans une armée européenne . . .; accepte que soit accordé à l'Allemagne un traitement non discriminatoire dans les organisations intégrées . . .; demande que tout soit mis en œuvre pour assurer la subordination de l'armée européenne à un pouvoir supranational à compétence limitée mais réelle . . . Elle maintient son opposition à la reconstitution d'une armée nationale et d'un état-major allemands . . .»

«Depuis 20 mois», écrit le général *Béthouart,* «des campagnes passionnées, au cours desquelles l'intérêt national cède trop souvent le pas à d'autres considérations, s'efforcent de tout remettre en question [1]). — Les uns refusent le principe même de la Communauté. A leurs yeux il n'y a plus de danger soviétique ou il ne justifie pas un réarmement allemand quel qu'il soit. — D'autres ne veulent pas d'une communauté avec l'Allemagne sans l'Angleterre ou préfèrent incorporer l'Allemagne directement dans le Pacte Atlantique. — D'autres ne veulent pas d'autorité supranationale. — D'autres critiquent sous l'angle technique un traité qu'ils jugent insuffisant, dangereux pour l'unité française elle-même.»

«Le problème est d'abord politique.» — Les grandes lignes de ce problème politique, posé par la ratification du Traité de C.E.D. (ou E.V.G.), le général Béthouart les a exposées dans le numéro de février 1954 des «Schweizer Monatshefte». Son article intitulé: «Warum eine europäische Verteidigungsgemeinschaft?» correspond au chapitre premier d'une brochure qui en compte 7 et 3 annexes. Récemment sortie de presse, elle fait l'objet du présent article. Les autres chapitres sont destinés «à développer et vérifier (le premier) par l'étude des différents facteurs, français, allemand, russe, américain et par celle des considérations stratégiques. Tout converge vers le même impératif: la nécessité de constituer une communauté européenne de défense et d'intégrer les contingents allemands dans cette communauté».

«La France constitue actuellement l'objectif essentiel de toute l'action politique soviétique. Si les Allemands ont les Russes devant leurs frontières, nous les avons, nous, dans le dos.» En effet «les territoires africains les plus importants pour la défense et l'économie de l'Europe sont placés sous autorité et responsabilité françaises. L'action soviétique qui s'y développe, pour être sourde, n'en est pas moins vigoureuse et acharnée . . . L'effort maximum est incontestablement dirigé sur la sécession des territoires d'outre-mer».

«Sans la France on ne peut ni défendre l'Europe, ni la construire, ni la faire vivre.» On en peut dire autant de l'Allemagne occidentale. «Rejetée vers l'ouest, réduite en son centre à 150 km de profondeur — la distance qui sépare les Russes du Rhin — elle doit fatalement, obligatoirement choisir: ou elle sera l'avant-garde de la Russie et l'instrument de la soviétisation en Europe, ou elle s'appuiera sur l'occident pour se protéger.» Un refus «de profiter des circonstances pour mettre fin au conflit chronique franco-allemand risquerait de déclancher en Allemagne un raz-de-marée francophobe et nationaliste qui serait peut-être le début de nouvelles aventures». «Ses éléments les plus dangereux, les représentants de l'orgueil germanique, anciens pangermanistes ou nazis, . . . n'hésiteraient pas, pour reconstituer l'unité allemande, à courir

---

[1]) Général Béthouart: La peur du risque et la Communauté européenne de défense, éditée dans la collection «Europe unie», par La plaque tournante, Paris 1954.

le risque d'une entente avec la Russie.» Reconstituée «la Wehrmacht... pourrait devenir l'instrument d'un nationalisme déchaîné».

L'exemple de la Tchécoslovaquie, emprunté à l'ancien ministre Hubert Ripka, tend à faire ressortir «l'analogie frappante que présentent les relations franco-soviétiques avec la tournure qu'ont prise ces dernières années les rapports entre la Tchécoslovaquie et sa grande voisine de l'Est».

Passant à un autre sujet, le général Béthouart reconnaît: «sans l'aide américaine, nous serions probablement à l'heure actuelle une démocratie populaire.» Toutefois «Les nations comme les hommes n'aiment pas être assistées ... nous sommes humiliés et la propagande communiste en tire un admirable parti.» A ce propos, M. François Poncet remarque: «A deux reprises en 25 ans, l'Amérique nous a sauvé la vie, nous a préservés de l'écrasement et puissamment aidés à nous relever. Nous brouiller avec elle ne serait pas seulement une sorte de sacrilège. Ce serait une lourde faute politique. Une Amérique froissée et ulcérée nous sauverait-elle, le cas échéant, une troisième fois? Et, si elle révisait toute sa politique, que deviendrait, sans elle, la sécurité de l'Ouest européen?»

Remarquablement claire, la brochure du général Béthouart se lit avec un intérêt croissant, dont nos citations ne donnent qu'une faible idée. C'est un plaidoyer riche en substance et courageux en faveur du Traité de Paris considéré «sinon comme la meilleure, du moins, si l'on préfère, comme la moins mauvaise solution». Ergo: le ratifier, mais «avec la résolution de l'améliorer».

Ernest Léderrey

Ein Handbuch zur deutschen Geschichte

So oft man von «Revisionismus» in der deutschen Historiographie sprach und ein neues Durchdenken der deutschen Vergangenheit forderte, so sehr hat bis heute eine deutsche Geschichte aus repräsentativer Feder gefehlt. Das von *Peter Ressow* herausgegebene, umfangreiche Werk kommt diesem Bedürfnis in schönster Weise entgegen [1]). Die verschiedenen Epochen wurden ausgezeichneten Sachkennern zugewiesen, die in erster Linie ein sauber und objektiv gezeichnetes Bild der historischen «Entwicklung» gaben, aber doch die lebendige Beziehung zur Gegenwart nicht vermissen lassen. Scharf und prägnant formuliert und ohne unstatthafte Vereinfachungen ergibt sich ein zuverlässiges Nachschlagewerk und doch auch ein leicht lesbarer Überblick der deutschen Geschichte. Das Bestreben, jede nationalistische Einseitigkeit zu vermeiden, ist von so viel Erfolg gekrönt, daß wir hier von einem auch über die Grenzen Deutschlands hinaus gültigen Vorbild sprechen möchten. Einem Handbuch gemäß ist das Werk streng chronologisch aufgebaut — dies war wohl nicht zu vermeiden. Leider ist das Ganze aber — innen- wie außenpolitisch — ausschließlich von der politischen Geschichte her konzipiert, und die sozial- und wirtschaftsgeschichtlichen Aspekte fehlen fast völlig. (Über die mittelalterliche Stadt und die Hanse z. B. kann Otto Brunner nur in Kleinschrift und in eingeschobenen Abschnitten sprechen; dem europäisch wichtigen Frühkapitalismus Süddeutschlands im beginnenden 16. Jahrhundert sind ganze fünf Zeilen gewidmet; vom besonderen Charakter der deutschen Großindustrie ist kaum die Rede, und der Name Krupp fehlt im Register!)

Besonders hinweisen möchten wir auf die Beiträge zur neuesten Geschichte. Werner Conze äußert sich zur Problematik der Weimarer Republik, ihre Leistungen und Schwierigkeiten schön abwägend; ausgezeichnet ist das Ende der Republik geschildert, mit den so schwer durchschaubaren Figuren wie Papen, Schleicher und Straßer. Die Zeit des Nationalsozialismus und den zweiten Weltkrieg hat Hermann Mau (†), ein jüngerer Historiker und erster Leiter des Institutes für Zeitgeschichte in München, übernommen. Dieser 70seitige

[1]) Deutsche Geschichte im Überblick. Unter Mitwirkung zahlreicher Fachgelehrter herausgegeben von Peter Rassow. J. B. Metzlerische Verlagsbuchhandlung, Stuttgart 1953.

Überblick, der auf einem riesigen Quellenmaterial aufbaut und aller Hintergründigkeit nachgeht, darf kurzweg als hervorragend bezeichnet werden. Wilhelm Cornides, der Herausgeber des Europa-Archives, schließt den Band mit einer Übersicht über Deutschland zwischen den Weltmächten des Westens und des Ostens 1945—1947 ab.

Rudolf v. Albertini

Neuere Franziskus-Bücher

Franziskus von Assisi ist eine religiöse Gestalt, die in beiden Konfessionen immer wieder viel Beachtung und Bewunderung findet. Ein Zeichen dafür sind die zwei *Neuauflagen,* die bewährte Franziskusbücher in den beiden letzten Jahren gefunden haben [1]). Die Franziskusbiographie des reformierten Theologen *Paul Sabatier* (1858—1928) ist zum erstenmal 1893 erschienen. Bis zum Tode des Verfassers erlebte sein Buch schon vierzig Auflagen und wurde in alle Kultursprachen übersetzt. Gewiß spürt man jene Methode durch, die auch Renan berühmt gemacht hat. Wenn man die Biographie Sabatiers vergleicht mit dem, was *Walter Nigg* zuletzt noch über Franziskus geschrieben hat, so ist klar, daß indessen etwas geschehen ist [2]). Sabatier ist noch in gewissen Punkten ein Kind des Rationalismus des 19. Jahrhunderts, der die Existenz dämonischer Wesen ablehnt oder die Wunder des hl. Antonius tadelt, während Walter Nigg im ganzen «Geheimnis der Mönche» auch den Einbrüchen des Transzendenten gegenüber nirgends rationalisiert, sondern sie ehrfürchtig stehen läßt. Sowohl Sabatier wie Nigg lebten resp. leben als Dozenten für Kirchengeschichte an protestantischen theologischen Fakultäten, Straßburg und Zürich. Katholischerseits erlebte das Buch von *Johannes Jörgensen* eine Neuauflage. Jörgensen ist Däne und 1896 im Alter von dreißig Jahren zur katholischen Kirche konvertiert. Er wohnte in Assisi selbst. Wenn man nun die beiden Biographien von Sabatier und Jörgensen vergleicht, so ist es dem heutigen Leser eigentlich schwer verständlich, warum Sabatiers Werk 1894 auf den römischen Index der verbotenen Bücher gesetzt wurde. Beide Autoren arbeiten mit größter Sachkenntnis und zugleich Sachlichkeit. Sabatier wie Walter Nigg sind von Franziskus ebenso in ihrer Seele ergriffen, wie der Katholik Jörgensen. Sabatier arbeitet besonders stark die Tragik heraus, die dem alternden Franziskus im Zusammenstoß mit der offiziellen Kirche erwuchs, die dem absoluten Idealismus eines Franziskus mit den realistischen Erfahrungen der Jahrhunderte entgegentrat, viel Wasser in seinen Wein goß und dazu führte, daß Franziskus von der Leitung seines Ordens zurücktrat und schwere Schatten auf dem Gemüt des alternden Mannes lagen. Aber auch Jörgensen verschweigt keinen Zug der Tragik, die mit dem Namen Kardinal Hugolin, Honorius III., Pietro dei Cattani und Elias von Cartona verbunden ist. Es handelt sich fast nur um Nüancen der Tonverteilung. Sabatier wie Jörgensen vermitteln ein lebendiges, echtes Bild und religiöse Auferbauung im besten Sinne des Wortes.

Zwei Innerschweizer, der Photograph *Leonard von Matt* und der Dichterpfarrer *Walter Hauser,* haben zur Prosa der gelehrten Biographien die Musik geschrieben, bei der man nicht weiß, soll man sich mehr am hervorragenden Bildmaterial oder an den fast fünfzig Kapitelchen freuen, in die Walter Hauser das Franziskusleben aufgelockert hat [3]). Den Sinn des Buches umschreibt der Bildautor sehr genau: «Ich photographierte Stätten, die dem Heiligen bekannt waren, Kirchen, in denen er betete, Niederlassungen, die er gründete, Häuser, in denen er weilte, Sachen, die von ihm persönlich stammen und heute als Reliquien verehrt werden. Wo das nicht möglich war, habe ich mich an die Landschaft gehalten. Die sanften mittelitalienischen Hügel, die grünen Ebenen zwischen silbernen Olivenhainen mögen sich seit jener Zeit wenig geändert haben, noch weniger Menschen und Tiere. Heute noch ziehen weiße Ochsen den gleichen einfachen Pflug, und heute noch reiten die Brüder des heiligen Franziskus mit den gleichen treuen Eseln auf die Bettelreise wie damals.» Diese ganze Atmosphäre ist in Bildern und Text meisterhaft zum Aufleuchten gekommen.

Wenn ich nur *ein* Buch über den

hl. Franziskus mein Eigen nennen könnte, dann würde ich auf alle dickleibigen Franziskusbücher, die ich fast von Jugend auf geliebt habe, verzichten, und nur ein Heft von achtzig Seiten behalten, wiederum von einem Kirchengeschichtler, diesmal einem katholischen und sehr ökumenischen, geschrieben, von *Joseph Lortz:* Der unvergleichliche Heilige. Gedanken um Franziskus von Assisi [4]). In den 127 Anmerkungen sieht man, wie in den vielen Hunderten bei Jörgensen, wie solid das Buch unterbaut ist. Aber es geht mit einer souveränen Geste an allen äußeren Dingen vorbei und dringt direkt und unmittelbar in die Herzmitte dieses Franziskus vor, läßt uns gerade das Unbegreifliche und für den modernen Menschen in vielen Punkten Anstößige dieser Gestalt zum Bewußtsein kommen, die aus der existenziellen Begegnung mit dem Gekreuzigten und der Torheit des Kreuzes nur zu begreifen ist. Lortz meint, wir hätten vier Dinge von dieser Franziskusgestalt zu lernen: die Christusförmigkeit, das Ineins von Freiheit und Bindung, die absolute Echtheit und Ganzheit des Religiösen und den Wert des Laikalen im Aufbau des Reiches Gottes. Es wird schwer sein, auf noch weniger Seiten noch Tieferes über Franziskus zu sagen.

Gebhard Frei

---

[1]) *Sabatier, Paul:* Das Leben des Heiligen Franz von Assisi, mit 16 Tafeln nach Fresken von Giotto. Rascher Verlag, Zürich 1953. — *Jörgensen, Johannes:* Der Heilige Franz von Assisi. Kösel-Verlag, München 1952. [2]) *Nigg, Walter:* Vom Geheimnis der Mönche. Artemis-Verlag, Zürich-Stuttgart 1953. [3]) *Leonard von Matt. Walter Hauser:* Franz von Assisi. NZN Buchverlag, Zürich 1952. [4]) *Lortz, Joseph:* Der unvergleichliche Heilige, Gedanken um Franziskus von Assisi. Patmos-Verlag, Düsseldorf 1952.

Die Suche nach dem Mythos

Der Weltverlust betrifft den modernen Menschen immer stärker. Je mehr er als Forscher in der Natur entdeckt, in der Retorte synthetisiert, je tiefer er die Gesetze, welche den innern und äußern Kosmos regieren, erkennt und zu neuen Konstruktionen ausbeutet, um so rettungsloser entgleitet ihm die Welt. Er hält schließlich Formeln in der Hand statt Lebenskräfte, Verhaltungskalküle statt Wirklichkeit. Es gibt folgerichtig in der Kunst immer weniger zu erzählen, denn das moderne Leben wickelt sich über Rechnungsmaschinen oder dem fließenden Band ab. Die epische Kunst verstummt, der Essay erhält dagegen immer mehr Gewicht. Er durchleuchtet die abstrakt gewordene Welt, nicht um sie neuzubeleben, sondern um sie zu erklären. Begünstigt von einer langen Tradition der Prosa ist in Frankreich eine für unsere Zeit charakteristische Kunst entstanden, welche die Erzählung mit dem Essay vermischt und so das dargestellte Leben unablässig in eine gedankliche Deutung hüllt.

René Daumal hinterließ 1944 einen unvollendeten Roman *Le Mont Analogue* (Gallimard, Paris), worin er die Überwindung der mechanisierten, in der Abstraktion erstickten Welt darstellen wollte. Wir alle sind behangen mit Wissensstoff aus Jahrtausenden, der zur seelenlosen Formel versteinerte und unser Leben umstellt. Wer den intellektuellen Flitter abwirft, wer zum reinen Schauen aufbricht, der geht den Weg zur Läuterung und damit zur Rettung. Daumal schildert die Besteigung des «Mont Analogue», des «Ur-Bergs», welcher die reine und eigentliche Bewegung des Bergs ausführt: von der Erde aufwärtszustreben zum Himmel. Seine Spitze wird also das Reich des Absoluten sein, wo die vollkommene Harmonie herrscht. Verborgen in einer Krümmung des Raums, die der Expeditionsleiter nach Einsteins Theorie leicht berechnet, liegt der sagenhafte Berg, den eine Partie von acht Bergsteigern zu erklimmen unternimmt. Der Roman scheint die Abenteuer einer spannenden Klettertour zu erzählen, aber wir lassen uns nicht täuschen und entdecken bald, daß die Besteigung symbolischen Charakter hat: sie führt heraus aus der Welt der Schemata und der Klügeleien des Verstandes. Diese Expedition fordert von jedem Teilnehmer als erstes eine Einschränkung seiner persönlichen Ansprüche — die Gemeinschaft gewinnt das Vorrecht. So beginnt die Erziehung

schon am Tage der Einschiffung, und im Verlauf der Fahrt wird sie ständig größeres Gewicht erlangen.

Denn nicht nur die Bequemlichkeit und verkappte Selbstsüchtigkeit abzulegen, wird von den Teilnehmern verlangt, sie müssen sich auch von der geistigen Verhärtung freimachen und neu erwerben, was sie an Wissen und Erfahrung zu besitzen wähnten. Diese Erziehung zum Absoluten zerstört die Einseitigkeit in ihnen. Was der Verstand besitzt, das Gefühl aber nicht erfahren hat, gilt nichts auf der Insel des befreienden Berges. Bald nachdem die Kolonne, auf dem Eiland angekommen, die Niederung verlassen und das erste Lager am Fels bezogen hat, bricht die Erzählung ab. Die Tuberkulose raffte den jungen Dichter weg; den Aufstieg aus der mechanisierten Welt durfte er nicht mehr vollenden. Aus Skizzen können wir den weiteren Fortgang ahnen: die Expedition wäre nur langsam vorwärts geklettert, beobachtet und geleitet von Bergmännern, die auf dem Weg zum Absoluten schwindelfrei hinanschreiten. Im letzten Kapitel, «Et vous, que cherchez-vous?» überschrieben, hätte das Ziel der Besteigung aufleuchten sollen in der unversehenen Frage nach dem Sinn des Lebens und dem Echo, das diese Frage in jedem einzelnen weckt. Den nebelumringten Graal hätte jeder in sich gefunden, im völligen Ausgleich aller Kräfte.

Unüberhörbar klingt aus dem Roman ein Nachhall indischer Philosophie mit ihren Gleichnissen und Leitsprüchen. Daumal hat während langer Jahre Sanskrit studiert und sich über die heiligen Bücher Indiens gebeugt. Aus ihnen schöpfte er die tiefe Erkenntnis, daß das Wissen des Kopfes unnütz ist, wenn nicht der ganze Mensch mit allen Sinnen denkt. Deshalb im Buch die Forderung nach praktischen Arbeiten wie Holzhacken, Scheuern, Wegberechnungen und Pirschgängen, die das Gemeinschaftsleben jedem unerbittlich stellt. In der Beherrschung des körperlichen Lebens stärkt sich der Geist, in der harmonischen Abrundung beider Lebensbereiche erhält die geistige Arbeit den wahren Nutzen und Wert.

Der Weg Daumals ist in vieler Hinsicht für unsere Zeit kennzeichnend. In den dreißiger Jahren fasziniert vom Surrealismus, der die tötliche Hegemonie des Verstandes brechen will, gibt er sich dem gefährlichen Experiment hin, die Körperwelt zu durchstoßen und das lebenschaffende Prinzip in der Nacht des Bewußtseins auszuspähen. Mit Tetrachlorkohlenstoff vergiftet er sich gewaltsam und forscht im verschwimmenden Leben nach den Kundgebungen des Jenseits. Die indischen Veden lehrten ihn später, als er diese jugendlichen Tollkühnheiten verwarf, in der künstlerischen Schau zur gleichen Reinheit vorzudringen. Er erkennt nun, wie unerläßlich der Tod des hohlen Routine-Menschen ist, wie er allein die Vorbedingung schafft zur Wiedergeburt des glücklichen Weltbesitzes der Kinderjahre. So läutert sich der eigensüchtige Drang nach dem Unnahbaren zu einer Lehre der Menschenerziehung. Ihr künstlerischer Ausdruck jedoch verleugnet das surrealistische Herkommen nicht, was z. B. die Legende der «Hohlmenschen und der Bitterrose» beweist. Der Sprachforscher Ivan Lapse erzählt die Geschichte von den «Hohlmenschen», die «nur Leeres essen, sich an leeren Worten berauschen, an allen leeren Worten, die wir aussprechen». Sie haben Mo, einen jungen Bergler, erschlagen und ihn in einen «Hohlmenschen» ihrer Art verwandelt. Ho, sein Bruder, will ihn befreien und erhält vom Vater folgenden Rat: «Auf dem Firnblock des klaren Gletschers wird er nach dem Licht suchen. Geh auf ihn zu und schlag ihm auf den Kopf. Tritt in die Form seines Körpers ein und Mo wird wieder unter uns leben. Fürchte Dich nicht, einen Toten zu töten.»

Drückt sich Daumal noch in Romanform aus, um seine absolute Welt zu gestalten, so wählt *Albert Camus* in seinem jüngsten Buch *L'Eté* (Gallimard, Paris) dazu den Essay. Damit will er wohl in erster Linie seine Prosa als eine sachlich deutende zu erkennen geben, jedes Element der Erfindung im voraus schon verbannend. Aber beim einen wie beim andern durchstößt der Leser bald die Täuschung. «L'Eté» ist keineswegs eine nüchterne Essaysammlung, sondern bald Tagebuch, bald Naturbeschreibung stets in lyrisch hochgestimmtem Ton. Camus galt nach dem Krieg als literarischer Bannerträger der Jugend dieser Jahrhunderthälfte, er drückte in seinen Dramen das neue Lebensgefühl aus und gab unserer Epoche in Sisyphus den Mythus des Absurden. Der Gedanke, der ihn beflügelt, ist die «Fraternité», die Brüderlichkeit der

«Unschuldigen». Der moderne Mensch, versklavt von der Technik, ausgeliefert der Vervollkommnung des Mordes, die sie ihn lehrte, steht unter dem leeren Himmel und fragt vergeblich nach dem Sinn seines Daseins. Einer einzigen Sache ist er gewiß: seines Todes. Wer hat ihn aber in die trostlose Öde einer Existenz gestürzt, die weder er noch ein gütiger Lenker sinnreich machen kann? Das ist der «Unschuldige», für den Camus' Herz schlägt. Um sein quälendes Los zu lindern, kämpfte er als Redaktor der nach dem Krieg gegründeten Zeitung «Combat» für die Gemeinschaft der Unschuldigen. Er opferte der Politik sein Dichtertum.

Nun tritt er zum ersten Male seit fünf Jahren wieder als Dichter vor uns, als der entzückte und doch gefaßte Sänger seiner Heimat Algerien. Wir vernehmen aufs neue den von der Sonne berauschten und vom Salz des Meeres geätzten Lobpreiser des heidnischen Lebens. Wie vor bald zwanzig Jahren in «Noces», einem schmalen Band glühender Beschreibung der algerischen Küste [1]), verherrlicht Camus auch hier das Leben in der wilden Freiheit des Leibes; ein Leben, das unbedenklich und schrankenlos sich am Strand, auf dem Meer und den steinernen Plätzen ausbreitet und in die Unendlichkeit der Natur eingeht. Das Gefühl für den Mitmenschen, seinen Bruder, treibt ihn auf der andern Seite an, über das menschliche Zusammenleben nachzudenken: damit sind die beiden Pole eingezeichnet, um welche sein Denken kreist.

Daß er an den Ufern des Mittelmeers die ewig blühende Natur findet, wo die Dinge noch im Gleichgewicht ruhn, das drängt ihn zur Mitteilung. In Europa sieht er die antike Kultur verfälscht, denn sie wurde ein Raub der Geschichte. Was die Griechen geschaffen und uns als Erbe hinterlassen haben: Schönheit und Maß, vernichtet die blind dahinstürmende Geschichte, der bitterste Feind des Menschen. Wo sie wirkt, sieht er Vermassung, Häßlichkeit, Elend und Krieg. Wo sie das ursprüngliche Gleichgewicht der Dinge in ihrem zerstörerischen Fluß verschob, verfiel sie in Irrtum und Wahnsinn, wo sie sich in Überheblichkeit über alle Lebensmächte erhob, brachte sie Leiden ohne Ende. Statt dessen die Ruhe der Natur, ihre Sammlung und Klarheit! «La nature est toujours là, pourtant. Elle oppose ses ciels calmes et ses raisons à la folie des hommes. Jusqu'à ce que l'atome prenne feu lui aussi et que l'histoire s'achève dans le triomphe de la raison et l'agonie de l'espèce.»

In der Natur einen sich die Menschen, sie entfliehen dem Wahnwitz der Hetze. Hier werden sie ganz, denn hier finden sie das Maß. Das aber, das Heil im Maß und in der Schönheit, will Camus den Menschen weisen, Prometheus gleich, der nicht gegen Gott (den entmachteten), sondern gegen die Zeit revoltiert.

So gewichtig diese Gedanken auch sind, sie allein machen den Wert des Buches nicht aus. Sein Zauber strömt ihm vielmehr aus der Fülle funkelnder Bilder und aus dem vibrierenden Pathos der Sprache zu. Es ist Camus' Kunst, uns unmittelbar zu packen und dorthin zu versetzen, wo aus knappen, doch federnden Worten eine kühne Vision in der Sonnenglut aufsteigt. Daß wir den Einbruch seines Worts in uns fast körperlich zu spüren glauben, gibt diesem Dichter eine exemplarische Kraft. In Bildern, wie dem folgenden, erleben wir in atemlosem Glück das Leben des Überflusses und des Sinnenreichtums: *«Du forum jonché d'olives, on découvrait le village en contre-bas. Aucun bruit n'en venait: des fumées légères montaient dans l'air limpide. La mer aussi se taisait, comme suffoquée sous la douche ininterrompue d'une lumière étincelante et froide. Venu du Chenoua, un lointain chant de coq célébrait seul la gloire fragile du jour. Du côté des ruines, aussi loin que la vue pouvait porter, on ne voyait que des pierres grêlées et des absinthes, des arbres et des colonnes parfaites dans la transparence de l'air cristallin. Il semblait que la matinée se fût fixée, le soleil arrêté pour un instant incalculable.»*

«Pan schläft», flüsterten die Griechen, wenn die Erde unter dem Anprall der Mittagssonne lag. In diesem grenzenlosen Gefühl schwelgt Camus. Voll der heidnischen Seligkeit vom Schlaf der Welt hält er dem Fortrasen der Geschichte den Mythus von der Wandellosigkeit der Natur entgegen.

Georges Schlocker

---

[1]) Die deutsche Übersetzung ist dieses Jahr im Verlag der Arche in Zürich unter dem Titel «Hochzeit des Lichts» herausgekommen.

Medizinisch-psychologische Literatur

Auf dem Streifzug durch die Neuerscheinungen der letzten Zeit soll ordnungshalber der *Medizingeschichte* zuerst gedacht werden. «Medizingeschichte ist Forschungsgebiet und Bildungsgut» schreibt *Bernhard Milt* in Nr. 1/2 der Zeitschrift *Gesnerus,* die als Festgabe zum 60. Geburtstag von Professor *Hans Fischer* erschienen ist [1]). In gepflegter Aufmachung werden dem Leser hier ausgewählte Berichte und Forschungsergebnisse dargeboten, welche die ganze Spanne abendländischer Medizin umfassen, von Hippokrates bis zum zürcherischen Stadtarzt Johann Scheuchzer. Dem Dank an den Jubilar, der zugleich Redaktor dieser Vierteljahresschrift ist, schließt sich jeder Leser gern an.

Eines andern bedeutenden Arztes, dessen Wirkungskreis Zürich war, wurde im vergangenen Jahr ehrend gedacht: *Konstantin von Monakow.* Während sein wissenschaftliches Schaffen anläßlich einer Sitzung der neurologischen Gesellschaft in Vorträgen beleuchtet wurde, zeigt nun ein kleines Buch *Monakow als Arzt und Erzieher* von *M. von Pusirewsky* den Menschen Monakow in seiner Größe und Vielseitigkeit [2]). Aus einer mitreißenden Verehrung heraus geschrieben, vermag es den Leser trotz zeitweiligem Abgleiten in Nebensächlichkeiten zu fesseln.

Wenden wir uns der übrigen neueren Literatur zu, welche Medizin und Psychologie zum Gegenstand hat, so glauben wir eine gewisse Gesetzmäßigkeit der Themen zu entdecken. Ist es Zufall, daß im vergangenen Jahr drei große Interessenkreise eine eingehende Bearbeitung erfahren haben, die unter den Schlagworten «der Arzt und die metaphysischen Probleme», «der Traum» und «die Entwicklung des kindlichen Charakters» gekennzeichnet werden können? Oder drängt eine Grundströmung unserer Zeit das Interesse des Forschers gerade auf diese Probleme hin? Es sollen nachfolgend einige Publikationen der beiden ersten Gruppen besprochen werden, welche, von schweizerischen Autoren stammend, ein Echo über die Grenzen unseres Landes hinaus gefunden haben.

C. G. Jung sucht sich in seinem Buch *Antwort an Hiob* der Frage nach der eigenen religiösen Haltung zu entledigen [3]). In seinem Vorwort betont er, daß er bewußt seine emotionale Subjektivität zu Worte kommen lasse. Als Zeugnis für den Ernst seines Vorhabens gilt die Aussage, wonach er erst in seinem hohen Alter eine schriftliche Stellungnahme wage. Jungs Buch ist denn auch nicht nur eine Auseinandersetzung mit dem Buch Hiob, sondern mit der ganzen Bibel. So ist es nicht erstaunlich, daß er hüben und drüben einen mächtigen Widerhall geweckt hat. Es wäre ein Leichtes, heute bereits eine Kritik der Kritiken zu schreiben: vor uns liegen Bemerkungen eines orthodoxen Rabbiners in einer jüdischen Zeitschrift, temperamentvolle Entgegnungen evangelischer Theologen wie z. B. diejenigen von *D. Hoch* und *K. Marti* im Kirchenblatt der evangelischen Schweiz, die vorsichtig deutende Arbeit, die ihm *E. Michaelis* in der Révue de théologie et de philosophie gemidmet hat, und andere. «Was ich ausspreche, ist zwar zunächst meine persönliche Auffassung, aber ich weiß, daß ich zugleich auch im Namen vieler spreche, denen es ähnlich ergangen ist wie mir.» So schließt Jungs Vorwort. Und er hat wohl recht, wenn er nämlich damit meint, daß viele Intellektuelle unserer Zeit in schmerzlicher Zerrissenheit vor dem Evangelium stehen. Gerade sie sind es, deren psychologisches Denken durch Jung oft maßgebend befruchtet und imprägniert worden ist. Es muß also höchste Spannung erregen, des Meisters Meinung zum Buch der Bücher kennen zu lernen. Ausgehend von der unerhörten Auseinandersetzung Hiobs mit Gott konfrontiert Jung den Jehova des alten Testaments mit der Gottvaterfigur des neuen Testaments. Ist Gott das summum bonum, und wenn er es ist, wie kann er zugleich das Walten des Satans zulassen? Dies ist eine der Hauptfragen, die Jung immer wieder stellt. Der Vorwurf des Psychologismus ist ihm von seinen Kritikern nicht erspart geblieben, ja er wurde gerade hier mit höchster Vehemenz erhoben. Tatsächlich bemüht sich Jung unablässig, treu seinen Grundsätzen, auch für die Erscheinung des Heilandes Motive aufzuzeigen, die seiner Archetypenlehre entsprechen. Die Menschwerdung Gottes erhält dadurch ein neues, eigenartiges Gesicht, eine neue Interpretation. Wenn gewisse Leser trotzdem ein Unbehagen verspü-

ren, so ist es wohl dies, daß damit dem Letzten und Höchsten unserer Geschichtsepoche «der Platz im System» zugewiesen ist. Daß der Umgang mit diesem höchst Numinosen selbst Jung nicht immer ganz geheuer sein mag, scheint uns aus der Besonderheit seines Stils hervorzugehen. Im Gegensatz zu der unvoreingenommen-ruhigen Art der Darstellung, wie man sie aus andern Büchern Jungs kennt, bedient sich der Verfasser diesmal betont unkonventioneller Metaphern. Ja man kann beinahe sagen, daß gerade da ein Ressentiment aufspringt, wo es sich um die kurz zuvor geforderte Respektierung des Numinosen handelt. Er führt z. B. aus, daß Jahve deshalb an Hiob zweifle, weil er seine eigene Untreue auf einen Sündenbock projiziere. Oder er spricht vom Satan als von einem «Trickster und Spielverderber». Kurz, es fällt der orthodoxen Theologie sichtlich nicht schwer, Jung durchwegs des Anthropomorphismus und der Vergöttlichung der Seele zu zeihen. Wie dem auch sei, jedenfalls stellt die Lektüre dieses Buches auch den unbefangenen Leser vor Aufgaben und Probleme. Beklemmend ernst wird sie im Ausblick auf die welterschütternden Ereignisse unserer Zeit, vor dem Hintergrund biblischer Eschatologie, die auch für Jung eine absolute Wahrheit in sich schließt.

Ganz anderer Art, und doch auch das Wesen des Menschen von seiner metaphysischen Grundlage her aufrollend, ist das Buch von *Paul Tournier: Bibel und Medizin* [4]). Hier ist es vor allem die strahlende Lauterkeit des gläubigen Arztes Tournier, die den Leser sofort gefangen nimmt. Tourniers Buch ist ebenfalls ein bewußt subjektiv gehaltenes, von eigenen Erlebnissen durchsetztes Werk, dessen Bedeutung aber gerade im Zeugnis der persönlichen Haltung des Verfassers liegt. So geht es ihm keineswegs um die Erörterung komplizierter theologischer Fragen, es geht auch nicht um ein verfängliches Grenzziehen zwischen ärztlicher und priesterlicher Seelsorge. Vielmehr verwebt Tournier das, was ihm an mannigfacher Anregung von der psychosomatischen Medizin, aus seiner eigenen Praxis und aus der beständigen Lektüre der Bibel zufließt, zu einem starken und fesselnden Buch. Der Leser gibt sich gern der wohltuenden Schlichtheit und undogmatischen Einfachheit hin.

Hier soll auch noch ein Artikel *Arzt und Patient* (Monatsschrift: «Die Sammlung», Heft 7/8 1953) erwähnt werden. *W. Gerson* faßt da in ähnlich tapferer und gerader Art die Probleme an, die sich dem heutigen Mediziner vor der sprunghaften Veränderung der europäischen Gesellschaft bieten. Seine kurze Stellungnahme zur Euthanasie — erläutert an einigen konkreten Beispielen — ist packend. Sie zeigt, wie im Rahmen einer strengen individuellen Verantwortung auch der gewissenhafte Arzt einmal den Todeswunsch des Kranken respektieren kann.

Unter den Traumbüchern ist vor allem dasjenige des Zürcher Psychotherapeuten *Medard Boß, Der Traum und seine Auslegung* zu erwähnen [5]). Er setzt sich zuerst mit den neuzeitlichen Traumtheorien auseinander und deckt vor allem die Relativität der orthodox psychoanalytischen Hypothesen auf. Diese suchten mit mechanistischen Begriffen den Traum in das große, kausal fundierte Schema des seelischen Energiebetriebes einzugliedern. Der Versuch von Boß, neue Wege zu beschreiten, mag für viele Nicht-Psychiater um so überraschender erscheinen, als ja gerade erst in jüngster Zeit die von Freud herausgestellten Begriffe der Traumzensur, der Funktion des Traumes als Hüter des Schlafes etc. allgemein anerkannt wurden und in die Vorstellungswelt der meisten Psychologen übergegangen waren. An einer kurzen Serie von Träumen — ausgewählt aus einem sehr großen eigenen Erfahrungsmaterial — zeigt Boß seine Auslegungsweise, die stark von der Heideggerschen Existentialphilosophie beeinflußt ist. Nachdem der Traum durch die analytische Schule eigentlich neu entdeckt worden war, besteht der nächste Schritt, den Boß tut, darin, daß er sich noch weiter von dem ursprünglichen Vorurteil entfernt, wonach der Traum etwas chaotisch-regelloses, unvernünftiges, um nicht zu sagen krankhaftes sei. Er läßt kurzgefaßt den Traum nicht mehr nur in seiner Abhängigkeit vom Bewußtheitszustand gelten, sondern stellt fest, daß sich das Dasein des Menschen gleicherweise in den beiden Verfassungen des Wachseins und des Träumens austrage. Damit wird aber jede kausale Bedingtheit der einzelnen Traumphänomene in Frage gestellt.

Anders gestaltet — obschon auf ähnlichem philosophischem Boden stehend — ist *W. von Siebenthals* Buch *Die Wissenschaft vom Traum. Ergebnisse und Probleme* [6]). Hier handelt es sich zwar auch um eine Auseinandersetzung mit den bisherigen Theorien; daneben hat sich aber der Verfasser bemüht, in äußerst gewissenhaften Arbeit alles überhaupt je zum Traumproblem geschriebene zu erfassen und übersichtlich zu ordnen. So ist ein wahres Handbuch der Traumlehre entstanden, dessen Literaturverzeichnis nicht weniger als 1309 Nummern umfaßt. Mögen auch im Bestreben, nichts zu übersehen und alles zu bringen, einige Teile zu summarisch ausgefallen sein, so bietet doch dieses Werk gerade dem, der sich als Forscher mit Traumfragen befassen will, reiche Aufschlußmöglichkeiten.

Alle die hier angezeigten Neuerscheinungen tragen unserer Meinung nach ein gemeinsames Element in sich. Das Bewußtsein der Verfasser nämlich, daß die umkämpfte Ablösung vom rein naturwissenschaftlichen Arzttum des vergangenen Jahrhunderts noch lange nicht zu Ende ist. Ein dornenvoller Weg liegt noch vor uns, der nur dann weiterführt, wenn wir auf die Illusion verzichten, in diesen Grenzgebieten der Medizin sogenannt «objektive» Aussagen machen zu wollen. Und eine zweite Tatsache: nicht der rückt vor, der rücksichtslos das Alte hinter sich wirft, sondern derjenige, welcher sich Schritt für Schritt mit dem Vergangenen auseinandersetzt.

Christian Müller

---

[1]) Jahrg. 10, 1953, Heft 1/2, Verlag Sauerländer, Aarau. [2]) Orell Füßli, Zürich 1953. [3]) Rascher Verlag, Zürich 1952. [4]) Rascher Verlag, Zürich 1953. [5]) Hans Huber Verlag, Bern 1953. [6]) Springer Verlag, Göttingen 1953.

Musikbücher

Im deutschen Musikschrifttum der letzten Jahre stellt die *Philosophie der neuen Musik* von *Theodor Adorno* das wohl anspruchsvollste und problemträchtigste Werk dar [1]). Adorno geht von einer soziologischen Fragestellung aus. Ihm stand «die Gewalt der gesellschaftlichen Totalität auch in scheinbar abgeleiteten Bereichen wie dem Musikalischen vor Augen». Seine Untersuchung gründet auf der Erkenntnis, daß die musikalische Kunst «gerade im Bestreben, ihre Integrität zu verteidigen, aus sich heraus Charaktere des gleichen Wesens hervorbringt, dem sie widerstrebt». Als Kronzeugen hiefür wählte er Schönberg und Strawinski.

Schönberg steht in kompromißloser Konsequenz auf der Seite des Fortschritts. Seine Kunst folgt der «geschichtlichen Tendenz der musikalischen Mittel», wobei der musikalische Ausdruck die Funktion eines Fixierens von «leibhaften Regungen des Unbewußten» annimmt. Mit zwingender Logik führt Adorno aus, wie die Polyphonie das angemessene Mittel zur Organisation der sich von bisherigen Bindungen losgelösten Musik ist. Kritisch verhält er sich zur Zwölfton-Theorie, diesem zu hoch bezahlten Preis für die Freiheit der «befreiten» Musik; er sieht jedoch in Schönberg schon deswegen einen großen Komponisten, weil er die polyphonische Organisation aus dem Tonmaterial selbst ableitet. Adornos Studie über Schönberg mündet in die Feststellung, daß die Isolierung dieser radikalen Musik nicht von ihrem asozialen, sondern von ihrem sozialen Gehalt herrührt: Sie spiegelt die Disharmonie der heutigen Gesellschaft. Wenn dann gesagt wird, diese Musik hätte «alle Dunkelheit und Schuld der Welt auf sich genommen», wird damit der Kunst Schönbergs eine geradezu religiöse Funktion zugebilligt.

Den Gegenpol, den Exponenten einer konsequent zu Ende geführten Restauration in der Musik, sieht Adorno in Strawinski. Um den Nachweis, daß der vom Komponisten verabscheute Psychologismus sich in dessen Musik bis zum Pathologischen bezeugt, ist er nicht verlegen. Er spricht von einem sadomasochistischen Zug in der Musik Strawinskis, konstatiert einen sich an die Archaik des Kollektiv-Unbewußten klammernden Infantilismus, redet auch von schizophrenen Elementen, zum mindesten von demjenigen der Depersonali-

sierung. Von Werk zu Werk weiterschreitend, demonstriert Adorno die Befeindung und Abtötung des Subjekts in Strawinskis Kunst. Der Neoklassizismus der letzten Werke erscheint ihm als der letzte Trick «des isolierten Individuums, das sich aufspielt, als wäre es der objektive Geist».

In der Darlegung eines reziproken Verhältnisses zwischen der «Haltung» des Komponisten und derjenigen seines Werks sowie im Aufzeigen der Reflektion modernen Lebens in der neuen Musik vermittelt Adorno Aspekte, die über die soziologische Problemstellung hinaus fruchtbar sein können. Ob es richtig ist, dermaßen ungehemmt psychologische Kriterien anzuwenden und das Pathologische einseitig in der Musik Strawinskis zu sehen, darf indessen wohl bezweifelt werden. Schließlich scheint der Hinweis nicht unnötig zu sein, daß uns Adorno zwei Extreme der neuen Musik vor Augen führt. Das Gültigste unserer Musik dürfte in der Mitte liegen.

Auf dem Hintergrunde dieser Abhandlung begreift man das kleine Schriftchen *Die gegängelte Musik* besser, worin *Adorno* eine Proklamation und eine Resolution des «2. Internationalen Kongresses der Komponisten und Musikkritiker» in Prag an den Pranger stellt und mit geschliffenen Waffen erledigt [2]). Dabei wird klar, daß die Musik nicht nur in den Ostblockstaaten, sondern auch im Westen in Gefahr steht, ihrer Freiheit, die als Siegel der Freiheit des Menschen verstanden sein will, verlustig zu gehen.

Der österreichische Musikforscher *Hermann Pfrogner* hat ein Buch über *Die Zwölfordnung der Töne* geschrieben [3]). Er gibt darin nicht eine Darstellung der Zwölftonkomposition, sondern eine philosophische Begründung der Zwölftonleiter, der systematischen Anordnung des atonalen Tonmaterials. Überzeugend weist Pfrogner nach, daß der Mensch auf Grund immanenter Vorstellungen jedes Intervall tonal hört, das Atonale also nur theoretisch, als Abstraktion, verstanden werden kann; er gebraucht dabei für das Verhältnis zwischen Tonalität und Atonalität das Bild von Licht und Schatten. Breiten Raum nimmt die Schilderung des Weges zur Zwölftonleiter ein; Pfrogner markiert ihn mit Stationen der Musikgeschichte bis hinauf zu den mittelalterlichen Kirchentönen, der Musiktheorie des Aristoxenus von Tarent und dem Zwölftonprinzip der alten Chinesen. Solchermaßen gründlich legitimiert und vorbereitet, treten am Schluß endlich die Schöpfer des modernen Zwölftonsystems, Josef Matthias Hauer und Arnold Schönberg, ins Blickfeld. Wir sehen das Verdienst des Buches darin, daß es das Esoterische des Zwölftonprinzips unterstreicht und übertriebene Ansprüche der Atonalität in die Schranken weist.

In *Hans Schnoors Geschichte der Musik* liegt ein guter Versuch vor, musikhistorisches Wissen umfassend und allgemein verständlich darzubieten [4]). Überblicke über einzelne Epochen oder Länder wechseln mit Essays über Komponisten, wobei die letzteren den Hauptanteil des Buches bilden. Daß sich darunter auch ausführliche Kapitel über bisher wenig im Vordergrund stehende Gestalten wie Heinrich Schütz oder Carl Maria von Weber befinden, stimmt sympathisch. Der Antike, dem Mittelalter und der Renaissance zusammen nur 18 Seiten zuzuweisen, ist allerdings selbst für eine mehr populär gerichtete Darstellung sehr unproportioniert. Befremdend wirkt auch die negative Würdigung von Debussy, der doch die zeitgenössische Musik — die Schnoor eingehend bespricht — entscheidend beeinflußt hat. Interessant sind Schnoors Stilabgrenzungen; er verlegt beispielsweise den deutschen Barock zurück bis zur altprotestantischen Kantorei. Zahlreiche, gut ausgewählte Illustrationen bereichern das vor allem zur Lektüre (weniger zum Fachstudium) geeignete Werk. (Eine Berichtigung: Das angebliche Jugendbildnis Schumanns ist dasjenige von Brahms.)

Die Tatsache, daß heute in Rundfunk und Film täglich exotische Musik vernommen werden kann, bildet den aktuellen Hintergrund zur *Musikalischen Völkerkunde* von *Fritz Bose* [5]). Während die für dieses Gebiet bisher allein zuständige «Vergleichende Musikwissenschaft» im exotischen Musizieren hauptsächlich Vorstufen zur abendländischen Musik sah, versucht Bose, das Musikalische aus den verschiedenen Kulturen heraus zu verstehen. Er führt den Leser allerdings nicht systematisch von Volk zu Volk. Sein Buch verfolgt den Zweck, erst einmal die Grundlagen einer musikalischen Völkerkunde zu vermitteln und die Aspekte dieses neuen For-

schungszweiges aufzuzeigen. Wenn Bose dann anhand der Kriterien von Klangstil, Melodik, Rhythmus und Tonsystem den Reichtum und die Eigenständigkeit der exotischen *Musikkulturen* durch zahlreiche Notenbeispiele belegt, werden die Umrisse jenes faszinierenden Bildes deutlich, zu dem sich die musikalische Völkerkunde ausgestalten kann.

Auf dem Gebiet der Biographik muß in erster Linie das Werk über *Hugo Wolf* von *Frank Walker* genannt werden [6]). Der englische Musikhistoriker hat ein imponierendes Dokumentenmaterial zusammengetragen. Aus der Fülle von Einzelzügen, wie sie bisher nicht bekannt war, erwächst das Bild eines labilen, nervösen, dem Dämon des Schaffens bis in die erschütternde geistige Umnachtung hinein gehorchenden Künstlertums. Die Werke sind nicht gesondert behandelt; in ihrer Beurteilung verfolgt Walker eine mehr subjektive, Gefühlsmomente betonende Linie. Der systematischen Betrachtung von Wolfs Werk ist somit ein weites Spielfeld belassen, während im Biographischen das Buch Walkers fortan eine unentbehrliche Grundlage darstellen wird.

Das Beethovenbuch von *Walter Riezler* ist das neueste Standardwerk über *Beethoven* geblieben, so daß man sein Wiedererscheinen in verbesserter Form dankbar begrüßt [7]). Riezler, der heute eine Professur in München innehat, weiß sich dem Rein-Musikalischen verpflichtet — was bei der Beethovenforschung nicht immer selbstverständ- war — und gewinnt von da aus gültige Einblicke in Struktur und Geist von Beethovens Kunst. Unter den Ergänzungen der neuen Ausgabe findet sich auch eine interessante Analyse der Diabelli-Variationen.

Die geplante deutsche Gesamtausgabe der *Beethoven-Schriften* von *Romain Rolland* durch den Verlag Rütten & Loening wurde mit dem Band «Von der Eroica bis zur Appassionata» eröffnet [8]). Es ist ein eminent künstlerisches Buch. Rolland verbindet Quellenkenntnis und Intuition zu einer dichterischen Deutung von hoher Schönheit und innerer Wahrhaftigkeit. Auch ein wissenschaftlicher Exkurs wie derjenige über Beethovens Taubheit wird ins Ethische überhöht. Die hier im Vordergrund stehenden Werke, die Eroica, die Appassionata und die Oper «Leonore» wurden vom Dichter durcherlebt, und weil ein kongenialer Geist die Feder führte, ist das Subjektiv nicht Hindernis, sondern Weg zu den seelisch-geistigen Wirklichkeiten der Musik Beethovens.

Dem Winterthurer Musikforscher *Willy Heß* verdanken wir eine gründliche Studie über *Beethovens Fidelio* [9]). Im Gegensatz zu einer noch geläufigen Formenlehre, die mit zu theoretisch gefaßten Gestalttypen arbeitet, weist Heß auf die wenigen wesentlichen Formgesetze hin, die ein musikalisches Werk bestimmen können, und gewinnt dadurch die Möglichkeit, dem konkreten Einzelfall besser gerecht zu werden. Auf diese Weise ist es ihm gelungen, das Eigentümliche jeder der drei Fassungen des «Fidelio» im Strukturellen aufzuzeigen. Das Ergebnis ist die künstlerische Rechtfertigung sowohl der Endfassung von 1814 wie — was uns besonders wertvoll erscheint — auch der «Urleonore» von 1805.

Es lohnt sich, mit dem französischen Dichter *Henri Ghéon Auf den Spuren Mozarts* zu gehen [10]). Seine Darstellung hat Atmosphäre. Alle leidenschaftliche Parteinahme für Mozart hindert ihn nicht daran, klar und vorurteilslos zu sehen; auch Mozarts Vater und Konstanze, die nicht in allen Mozartbiographien gut weggekommen, läßt er Gerechtigkeit widerfahren. Im Anteil des Romanischen, Französischen, wie es sich in der Prägnanz des Urteils, in der schwungvoll rhetorischen, aber stets beim Musikalischen bleibenden Werkbetrachtung oder in der Einstimmung auf das Katholische kundtut, sehen wir den Hauptreiz dieses nun auch in deutscher Sprache zugänglichen Buches.

Joseph Haydn ist immer noch zu wenig bekannt. Man erkennt es beim Lesen eines Buches von *Hans Rutz,* das verschiedene Dokumente vereinigt: Abschnitte aus zwei zu Haydns Lebzeiten geschriebenen Biographien, Briefe von Haydn, dessen autobiographische Skizze von 1776 und dessen Testament, sowie den Anstellungsvertrag in Esterházy [11]). Im ganzen vermittelt das Buch ein vorzügliches Bild von Persönlichkeit und Umwelt Haydns, im einzelnen erfreut es durch köstliche Einblicke in die Londoner Aufenthalte des Meisters.

Ebenfalls auf das Dokumentarische beschränkt sich ein Band der Sammlung Klosterberg über *Bruckner* [12]). *Willi*

Reich hat sich vom Ziel leiten lassen, «die geistige Persönlichkeit des Künstlers aus seinen eigenen Worten hervorleuchten zu lassen». Aus Briefen, Gesprächen und Berichten ersteht die Gestalt Bruckners als Lehrer, Organist und Komponist, wird die Reinheit seines Gemüts offenbar, das Ringen um seinen Auftrag deutlich. In der Tat: Es gelingt diesem Büchlein, die «landläufigen Simplifikationen» über Bruckner Lügen zu strafen.

Zu den neuesten Veröffentlichungen des österreichischen Musikwissenschaftlers und Soziologen *Kurt Blaukopf* zählt eine Sammlung von Essays über *Große Dirigenten* [13]). Die Auswahl von 22 Meistern des Taktstocks berührt etwas willkürlich: Während von den Schweizern Andreae, Ansermet und Sacher genannt sind, ist Holland nur mit van Beinum, Amerika nur mit Stokowski vertreten, Beecham fehlt. Die Darstellung Blaukopfs ist ebenso anregend als anspruchslos; die einleitenden Kapitel über «Dirigent, Gesellschaft und Kritik» sind leider wenig ergiebig.

Hinter dem saloppen Titel *Menagerie in Fis-dur* von *Hans W. Heinsheimer* verbergen sich Eindrücke vom amerikanischen Musikleben, die um so aufschlußreicher sind, als sie von einem Europäer stammen [14]). Heinsheimer war früher Leiter der Opernabteilung der Universal-Edition in Wien und wirkt heute an der Konzert- und Opernabteilung von Schirmer in New York. Diese Tätigkeit verschaffte ihm gründliche Einblicke in die Struktur des modernen Musiklebens und vermittelte ihm die Bekanntschaft mit Komponisten wie Alban Berg, Kurt Weill, Ernst Krenek und Béla Bartók. In gewandt geschriebenen Kapiteln behandelt Heinsheimer die Wandlungen des amerikanischen Musiklebens der letzten Jahrzehnte, das Gründungsfieber der Konzertunternehmen, die Umstellung der Kinomusik zum Tonfilm, die Auswirkungen des Copyright oder das Starwesen. Ergriffen folgt man der Schilderung von Bartóks letzten Lebensjahren.

Walter Georgii, dem wir eine Geschichte des Klavierspiels verdanken, wendet sich in einem *Klavierspieler-Büchlein* mit Ratschlägen über das rechte Üben und das richtige Erarbeiten von Klavierwerken an den Berufs- wie an den Liebhaber-Pianisten [15]). Gerade der letztere wird aus der Lektüre des ganz auf die Praxis gerichteten Büchleins viel Gewinn ziehen.

Edwin Nievergelt

---

[1]) Theodor W. Adorno: Philosophie der neuen Musik. J. C. B. Mohr (Paul Siebeck), Tübingen 1949. [2]) Theodor W. Adorno: Die gegängelte Musik. In «Geist und Gegenwart», Eremitenpresse, Frankfurt a. M. 1954. [3]) Hermann Pfrogner: Die Zwölfordnung der Töne. Amalthea Verlag, Zürich/Leipzig/Wien 1953. [4]) Hans Schnoor: Geschichte der Musik. C. Bertelsmann Verlag, Gütersloh 1953. [5]) Fritz Bose: Musikalische Völkerkunde. Atlantis Musikbücherei. Atlantis-Verlag, Freiburg i. Br. 1953. [6]) Frank Walker: Hugo Wolf. Verlag Styria, Graz/Wien/Köln 1953. Ins Deutsche übertragen von Witold Schey. [7]) Walter Riezler: Beethoven. 7. erw. Auflage. Atlantis-Verlag, Zürich 1951. [8]) Romain Rolland: Beethoven, seine großen schöpferischen Epochen. Von der Eroica bis zur Appassionata. Rütten & Loening Verlag, Darmstadt/Frankfurt a. M. (o. Jz.). Übertragung aus dem Französischen von Th. Mutzenbecher, durchgesehen von Walter Fabian. [9]) Willy Heß: Beethovens Oper Fidelio und ihre drei Fassungen. Atlantis-Verlag, Zürich 1953. [10]) Henri Ghéon: Auf den Spuren Mozarts. Verlag Styria, Graz/Wien/Köln. 3. Aufl. 1953. Übertragung aus dem Französischen von Alexander Voill. [11]) Hans Rutz: Joseph Haydn, Dokumente seines Lebens und Schaffens. Verlag C. H. Beck, München 1953. [12]) Willi Reich: Anton Bruckner, ein Bild seiner Persönlichkeit. Auswahl und Einleitung von Willi Reich. Sammlung Klosterberg, neue Folge. Benno Schwabe & Co., Basel 1953. [13]) Kurt Blaukopf: Große Dirigenten. Arthur Niggli und Willy Verkauf. Teufen/Bregenz/Wien (1953). [14]) Hans W. Heinsheimer: Menagerie in Fis-dur. Pan-Verlag, Zürich/Stuttgart 1953. [15]) Walter Georgii: Klavierspieler-Büchlein. Atlantis Musikbücherei. Atlantis-Verlag, Zürich/Freiburg i. Br. 1953.